

ÉCOLE MODÈLE

DICTÉE SUPÉRIEURE

La première lecture.

Je ne sais ce qu'auraient produit sur moi de mauvaises lectures ; je n'en ai point fait, ayant eu le bonheur d'être bien dirigé dès mon enfance.

Un livre a toujours été pour moi un ami, un conseil, un consolateur éloquent et calme. Quel est celui de nous qui ne se rappelle avec amour les premiers ouvrages qu'il a dévorés ou savourés ? La couverture d'un vieux bouquin poudreux, que vous retrouvez sur les rayons d'une armoire oubliée, ne vous a-t-elle jamais retracé les gracieux tableaux de vos jeunes années ?

N'avez-vous pas cru voir surgir devant vous la grande prairie, baignée des rouges clartés du soir, lorsque vous le lûtes pour la première fois ? Oh ! que la nuit tombait vite sur ces pages admirables ! que le crépuscule faisait cruellement flotter les caractères sur la feuille pâissante ! C'en est fait, la nuit arrive, il faut partir ; le chemin est pierreux, l'écluse est étroite et glissante, la côte est rude ; vous êtes couvert de sueur ; mais vous avez beau faire, vous arriverez trop tard, le souper sera commencé. La grand'mère vous fera un reproche bien léger, bien tendre, qui vous sera plus sensible qu'un châtiment sévère. Mais quand elle vous demandera, le soir, la confession de votre journée, et que vous aurez avoué, en rougissant, que vous vous êtes oublié à lire dans un pré, et quand, sommé de montrer le livre, après quelque hésitation et une grande crainte de le voir confisqué avant de l'avoir fini, vous tirerez en tremblant de votre poche, quoi ? Robinson Crusoé, oh ! alors la grand'mère sourit. Rassurez-vous, votre trésor vous sera rendu ; mais il ne faudra pas désormais oublier l'heure du souper.

COMPOSITION LITTÉRAIRE.

SUJET.—Une institutrice répond à une de ses amies, qui lui demandait les causes du succès de son école : *J'aime mes élèves.* Développez cette réponse.

DÉVELOPPEMENT.—Ma chère amie, vous me demandez la cause du succès de mon école : *J'aime mes élèves.*

J'aime mes élèves, d'abord parce que je me souviens qu'à l'époque où j'étais élève moi-même, j'ai reçu de mes maîtresses des marques de bienveillance et d'affection qui m'ont encouragée à surmonter les difficultés de l'étude. Si l'on a réussi, en me témoignant de l'intérêt, à m'apprendre le peu que je sais, pourquoi ne réussirais-je pas également en traitant mes élèves de la même manière ? Je les aime, et je n'ai point d'efforts à faire pour cela. Si je n'avais senti en moi aucune sympathie pour l'enfance, je n'aurais pas embrassé la carrière de l'enseignement. L'amour de l'étude, qui suffit pour s'instruire soi-même, est insuffisant pour instruire les autres. Les savants, il est vrai, instruisent avec beaucoup de succès pour le seul amour de la science ; nous nous trouvons dans un état tout différent ; nous remplaçons les mères, nous avons à nous occuper de l'éducation des enfants aussi bien que de leur instruction ; pour cela il faut les aimer.

J'aime mes élèves. J'aime celles qui sont sages et appliquées, parce qu'elles me donnent de la satisfaction ; j'aime celles qui se montrent indociles et paresseuses, parce qu'elles sont bien à plaindre, les pauvres petites, d'avoir de telles dispositions ; et si je parviens à les corriger, elles deviendront peut-être les plus gentilles fillettes de ma classe.

J'aime celles qui sont intelligentes, car il y a vraiment du plaisir à leur communiquer des idées qu'elles saisissent si vite et si bien ; j'aime celles qui n'auront jamais d'esprit, car elles ont du cœur ; et s'il y en a quelques-unes, hélas ! qui n'ont ni les qualités du cœur ni les talents